

Mon dernier salon

À chaque fois je me fais avoir. À chaque fois, je jure que c'est le dernier, qu'on ne m'aura plus pour faire l'acrobate derrière une table, vendre quatre livres et jouer à « l'écrivain » qui dédicace ses œuvres à un public avide de le lire, de le voir, de le questionner.

La toute première fois — et cela avait grandement flatté mon ego — on m'avait demandé de venir au salon du livre de Paris, signer mon premier roman publié. « En route pour la gloire » m'étais-je dis, en m'efforçant de repousser cette pointe de vanité qui me venait, bêtement.

Ce jour-là, j'avais réussi à fourguer un exemplaire de mon chef d'œuvre à ma voisine de stand qui se morfondait autant que moi alors que son premier bouquin publié vingt ans plus tôt avait été tiré à un million d'exemplaires et traduit en je ne sais combien de langues. On en avait même fait un film à succès. Je vous jure... je n'en revenais pas de côtoyer un auteur de best-seller qui semblait aussi désespéré que moi, embarqué sur la même galère. Faut dire qu'elle commençait à la trouver longue sa traversée du désert, la dame. Décrocher le jackpot pour son premier livre et faire un bide complet avec les suivants... c'était pour le moins déstabilisant. De quoi commencer à avoir des doutes !

Je lui achetai son livre, histoire de ne pas être en reste.

Quatre ans après, j'en étais à mon troisième roman publié. Ecrire des romans restait encore un plaisir, j'en avais deux autres sous le coude et un en chantier. Désabusé, j'avais compris très vite que je ne ferais pas une carrière d'écrivain. Mes rêves de gloire s'étaient envolés rapidement au vu de mes chiffres de vente. Cela m'était égal : je ne comptais pas là-dessus pour vivre.

On me réclamait encore pour participer à des salons du livre en province, mon éditeur donnait régulièrement mon nom aux organisateurs. Je refusais la plupart du temps. J'acceptais quelquefois quand l'interlocuteur que j'avais au bout du fil était particulièrement sympathique et convaincant. Ce fut le cas pour monsieur P... libraire à N...

Il ne lui fallut pas longtemps pour m'arracher un oui :

« Vous venez à l'heure qui vous convient, les mains dans les poches, j'ai déjà tous vos livres. Vous repartez quand vous voulez. Pour le repas de midi vous êtes invité dans un restaurant réputé. Venez... l'ambiance est vraiment conviviale ici... »

Lui-même semblait très chaleureux. J'acceptais.

Il y avait plus d'un an que je n'avais pas prêté mon concours à une manifestation de ce genre. J'avais oublié l'ennui de regarder les gens défiler lentement devant nos stands, risquer un regard sur les livres et passer au stand voisin dès qu'ils voyaient le mot « roman » sur la couverture.

Mon voisin de stand, avait, lui, une pile de livre de cuisine à écouler : « La cuisine provençale ». Ça marchait fort pour lui, les gens s'arrêtaient pour discuter recettes. Il parlait beaucoup et son stock diminuait à vue d'œil. Plus loin, une charmante vieille dame avait écrit un livre sur l'histoire de N... du dix-huitième siècle à nos jours. Elle aussi, n'arrêtait pas de dédicacer son livre, elle n'allait pas tarder à avoir la crampe de l'écrivain. Un autre encore, juste en face de moi, proposait « Les plus beaux sentiers de randonnées autour de N... » ça marchait bien pour lui également.

Qu'est-ce que je foutais là, moi, avec mes trois romans ? Ah ! ce genre d'expérience vous remplissait d'humilité. Je me jurais une fois de plus que ce serait mon dernier salon.

Un roman — sauf si les gens en ont entendu parler à la télé — , vous n'avez guère de chance d'en vendre plus de quatre ou cinq exemplaires dans ces petites villes où les fêtes du livres annuelles sont devenues une mode et un alibi culturel valorisant pour la municipalité. Il est vrai que c'est quand même plus chic et moins bruyant qu'une fête foraine. Malgré tout, je n'avais aucune amertume, je m'attendais à ce que cela se passe ainsi et l'on m'avait promis un bon repas. Je prenais mon mal en patience en lisant le livre que j'avais pris la précaution d'emporter : « Jane Eyre » de Charlotte Brontë. Je le découvrais sur le tard. Un sacré bon roman ! Pourtant, celui-là non plus ne se serait pas vendu aujourd'hui, même si Charlotte en personne avait été là pour le dédicacer. Les gens préféraient regarder « Les feux de l'amour » à la télé plutôt que lire un roman.

À l'heure du déjeuner, je n'avais encore rien vendu.

Au moins, je n'étais pas venu pour rien. Le restaurant était un vrai restaurant gastronomique ; deux toques dans le GaultMillau et il les méritait.

Au moment de reprendre nos places derrière nos piles de livres, j'étais plutôt euphorique. Plus rien ne pouvait entamer ma bonne humeur. Vendre ou ne pas vendre ?... quelle importance ? Ce détachement devait se lire sur mon visage. Et puis, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais à partir du moment où l'on n'accorde plus aucune importance à quelque chose, ce quelque chose arrive.

Je vendis deux livres coup sur coup !

Je me disais « ça y est ! la pompe est amorcée. Le mauvais sort conjuré. »

Sans doute, puisqu'il y avait à présent cette jeune femme qui semblait s'intéresser à mes livres. Elle lisait les quatrièmes de couverture, un doux sourire flottait sur ses lèvres. Les résumés avaient l'air de lui plaire. Je préparais déjà mon stylo en réfléchissant à la gentille dédicace que j'allais lui composer.

Elle prit celui qui était au sommet de la dernière pile, le seul de mes livres en édition de poche. Elle allait certainement prendre celui-là, c'était le moins cher.

Soudain, je vis son sourire s'effacer. Elle me jeta un regard noir. Qu'est-ce qui avait pu lui déplaire ?

« Votre biographie, là, dit-elle... Il est écrit que vous travaillez au Commissariat à l'Energie Atomique... Est-ce exact ?

– Oui madame... mais je vais être très bientôt à la retraite... »

J'avais vu le piège. J'avais affaire à une écologiste intégriste de la pire espèce. Elle en avait l'allure : ses vêtements, sa coupe de cheveux, c'était la militante pure et dure, de celles qui sont capables de vous couper en petits morceaux rien que parce que vous n'avez pas trié correctement votre poubelle ou parce que vous avez pris votre voiture pour aller en ville plutôt qu'un vélo. Je m'attendais au pire !

« Monsieur, je n'achèterai pas vos livres », déclara-t-elle en me jetant un regard indigné comme si j'avais été Klaus Barbie en personne en train d'écouler ses mémoires.

Je tentai de désamorcer la bombe en m'essayant à l'humour :

« Ce n'est pas grave, j'en ai déjà vendu deux et je n'espérais pas atteindre ce chiffre aujourd'hui ! De plus, j'ai fait un excellent repas et...

– Je ne vous trouve pas drôle du tout... Ce sont des gens comme vous qui vont détruire la planète, alors qu'il y a d'autres solutions... des énergies renouvelables... »

Elle était partie dans un discours que je connaissais par cœur. Elle aussi d'ailleurs, et elle récitait très bien sa leçon.

Elle commençait à m'échauffer les oreilles la petite ayatollah verte. Je décidai de couper court :

« Ecoutez, madame. Je trouve que ce n'est ni le lieu ni le moment pour entamer ce genre de débat. Je ne suis pas ici mandaté par mon employeur, mais parce que j'ai commis quelques romans. Ils n'ont rien à voir avec ce sujet qui est un choix politique. Si vous contestez ce choix — et c'est tout à fait votre droit — adressez-vous à vos élus, pas à moi. Je veux bien parler de littérature avec vous, mais rien d'autre. »

Je me doutais bien que je n'allais pas m'en débarrasser aussi facilement. Elle était du genre à s'accrocher... Elle avait décidé de « se faire » un de ces valets de l'atome et comme elle en avait un sous la main, isolé, elle n'allait pas laisser passer l'aubaine. Si je voulais m'en débarrasser, j'allais devoir taper plus fort !

Mon voisin de stand, celui aux livres de cuisine, commençait à s'intéresser à notre conversation et affichait un air ahuri et réprobateur en regardant ma « cliente ». Je le sentais de mon côté. Ce n'était pas forcément un pronucléaire, mais il approuvait visiblement mes derniers propos. N'empêche, il fallait que je me débarrasse au plus vite de cette excitée avant qu'elle ne provoque un attroupement.

Elle avait sorti un tract de son sac, me l'avait mis sous le nez et exigeait que je le lise, là, tout de suite, et que je lui dise ce que j'en pensais. J'eus le temps de lire en gros titre : « Sortir du Nucléaire ».

Je composai mon sourire le plus suave, je respirai à fond histoire de bien prendre mon souffle et me jetai à l'eau vers des profondeurs inconnues.

« Reprenez votre tract, je vous en prie, donnez-le à lire à quelqu'un qui peut être intéressé. Ecoutez... je vais vous proposer quelque chose : je suis libre en ce moment et en manque d'affection. Si vous acceptez de faire l'amour avec moi, je veux bien reconsidérer ma vie, mon métier, et reconnaître mes erreurs, vous m'aidez à le faire. En contrepartie, je vous donnerai un coup de main pour distribuer vos tracts.

Si c'est non... passez votre chemin avant que je ne vous jette quelques sources radioactives au visage... j'en ai plein mon sac ! »

J'ai entendu mon voisin pouffer de rire et je le vis du coin de l'œil, piquer du nez dans ses recettes, hilare. J'avais au moins un allié !

J'attendais la riposte. J'allais sûrement me faire assommer à coup de sac, abreuver d'injures et pour finir, embarquer par les flics.

Mais non. La pasionaria écolo nous jeta, à mon voisin et à moi, un regard chargé du plus profond mépris, donna un énergique coup de menton et partit sans demander son reste. Je poussai un soupir de soulagement. Mon voisin me jeta un regard chargé de sympathie en déclarant :

« Y a des gens bizarres !... Quand même, j'ai eu peur pour vous... rendez-vous compte... si elle avait dit oui ! »

Christian Marcon

Manosque - juin 2003